

qui disposaient de quelques ressources ont ouvert dans le quartier européen des restaurants et des pâtisseries, des boucheries et des épiceries, des maisons de tailleur et des boutiques de modes. Leurs magasins sont bien fournis et on y est moins volé qu'ailleurs ; leurs restaurants, où, dans les premiers temps, le service était fait par de grandes dames authentiques, dont les noms et les titres étaient soigneusement affichés sur les tables, ont attiré tout de suite la clientèle riche et vaniteuse de Péra. D'autres établissements du même genre se sont ouverts avec le même succès, à Prinkipo et à Halki, à Arnaut-Keui et dans les stations les plus mondaines du Bosphore. Un plus grand nombre de réfugiés, moins fortunés ou moins ingénieux, se sont faits marchands ambulants et offrent au passant, sans dire un mot, des crayons et du papier à lettres, des bas de soie et des bourses de cuir, des livres dépareillés et des pièces d'argenterie. D'autres travaillent dans les fermes et dans les ateliers. D'autres, ils sont nombreux, mendient ou meurent de faim.

Il y a quelque chose de tragique dans la destinée de ces Russes qui, après avoir si longtemps caressé le rêve d'entrer en vainqueurs à Constantinople, y vivent aujourd'hui en vagabonds et en mendiants. Et il y a quelque chose d'émouvant dans l'attitude sympathique et respectueuse que gardent les Turcs envers leurs ennemis de toujours, aujourd'hui misérables et désarmés. Désirables ou non, ces hôtes ont été bien accueillis, parce qu'ils étaient des hôtes, et parce qu'ils étaient malheureux. Les camelots de la rue de Péra et ceux du Grand-Pont ont laissé les meilleures places à ces confrères inattendus, dont ils